

à la culbuter et à accumuler autour d'elle pavés et matériaux avec un zèle qui eût désarmé tout soupçon, puis, guettant le moment je m'échappai. » Une heure après, il était à cheval en uniforme et la garde municipale enlevait sa barricade à la baïonnette.

Tel était, sous toutes ses faces, le frère que je venais de perdre. J'arrivai à Neuilly à temps pour prendre part aux obsèques solennelles qui lui furent faites à Notre-Dame, au milieu des témoignages touchants d'une douleur universelle. Nous le conduisîmes ensuite à la chapelle funéraire de Dreux, puis nous nous enfermâmes à Neuilly pour nous serrer les uns contre les autres et pleurer dans la retraite et le silence.

Mais si mon frère Nemours, à qui la mort du duc d'Orléans créait des devoirs éventuels de régence, ne pouvait plus s'éloigner, ni moi, ni mes autres frères qui portions l'uniforme, ne devions rester longtemps oisifs. Aumale fut nommé au commandement de la province de Tittery en Algérie, la *Belle-Poule* reçut l'ordre de partir pour une campagne sur les côtes de Guinée et de l'Amérique du Sud, en touchant d'abord à Lisbonne, et il fut convenu qu'Aumale prendrait passage à son bord jusque-là. Après de douloureux adieux, nous partîmes donc ensemble pour nous embarquer à Brest. Pour nous y rendre, le deuil nous affranchissant des réceptions officielles, nous prîmes le chemin des écoliers, par la vallée de la Loire avec ses vieux châteaux, le sauvage Morbihan et le Finistère si pittoresque. Notre première

étape fut Blois, où nous visitâmes le château, ce bijou historique, puis Amboise, Saumur, Angers, le Pont-de-Cé, Nantes. Tout est adorable dans ce parcours, le paysage, les monuments, les souvenirs, les légendes. C'est comme le déroulement émouvant de l'histoire de l'ancienne France, de cette vieille France dont les grandeurs passées et les chevaleresques aventures consolent ceux qui l'aiment avec passion des misères révolutionnaires. Petit séjour à Nantes, d'où Aumale se rendit à Châteaubriand visiter ses terres en compagnie de M. de la Haye-Jousselin, tandis que j'allais, à Karheil, voir le château des sires de Coislin. Le château était à vendre et mon père désirait l'acheter pour servir de centre aux landes de Saint-Gildas et de Lanvaux qui lui appartenaient et qu'il s'était occupé, avant 1830, à boiser avec succès. Pour atteindre Karheil, je passai par Blain, où je vis les restes du fameux château des Rohan, le berceau de cette grande famille. Sur les neuf tours en jeu de quilles qui l'ornaient, deux seulement sont encore debout ; le reste a été démoli pendant la Révolution. Le cœur se serre lorsqu'on voit ces ruines semées partout et qu'on entend cet inévitable refrain : « Démolis pendant la Révolution ! » Les Huns, les Sarrasins n'ont pas fait pis.

Accompagné d'un vieillard poudré et à ailes de pigeon, un type de vieux serviteur de l'ancien temps, M. Bizeul, fondé de pouvoirs des Coislin comme des Rohan, j'ai visité Karheil, château perché sur un rocher que contourne une jolie rivière. Les allées d'un

beau parc étaient obstruées de barrières, de fossés, de haies, d'obstacles artificiels qui les changeaient en terrain de steeple-chase, « arrangement, me dit M. Bizeul, fait par M. le marquis pour l'amusement des personnes qui venaient au château ». Puis il me regarda ; je ne sais ce qu'il vit dans mes yeux, mais un accès de chagrin le saisit, et c'est presque en larmes qu'il me prit pour confident de sa douleur de voir une des plus anciennes et vénérables familles de Bretagne se *fondre!*... Et ce vieil ami avait lieu d'être ému : il y avait quelqu'un dans le marquis de Coislin d'alors. Jeune, il s'était mis comme un preux d'autrefois à la tête de partisans dévoués, lors de la levée de boucliers de madame la duchesse de Berry. Plus tard, je l'avais rencontré à Paris, superbe cavalier dont le regard profond respirait la passion et devait l'inspirer. Bien des années après, en 1870, ceux qui, aux combats de l'armée de la Loire, ont vu les zouaves de Charette, remarquaient dans leurs rangs un grand vieillard à longue barbe blanche, simple zouave, mais donnant l'exemple de la bravoure et du dévouement. C'était le marquis de Coislin. Quel dommage que par suite de nos révolutions et de nos divisions, les services que de pareils hommes pourraient rendre à la France soient perdus pour elle !

De Nantes aussi, je fus visiter l'usine de la marine à Indret, où je fus reçu par des chefs très capables, très intelligents, et où je vis un personnel ouvrier des plus remarquables, mais les uns et les autres fourvoyés dans un établissement mal placé, dont



N<sup>o</sup> 26. — DANSE BRETONNE.

l'idée mère était fausse, et condamné par suite à végéter dans des efforts impuissants. Puis nous primes la route de Vannes, à travers le Morbihan, administré pendant le règne tout entier de mon père, et avec l'estime de tous les partis, par le même préfet, fait exceptionnel, surtout si l'on tient compte de l'état de guerre civile latente où se trouvait ce département, et tout à l'honneur de ce préfet, M. Lorois. Voyageant rapidement, nous n'eûmes que le temps de nous agenouiller à Sainte-Anne d'Auray, le lieu de pèlerinage vénéré des Bretons, et de donner quelques aumônes à la foule des mendiants qui encombrant les marches du sanctuaire. Tous partirent aussitôt clopin-clopant et à grand bruit de sabots et de béquilles, chercher de l'eau de la Bonne-Mère pour nous laver les yeux et les mains. Ravissante, cette traversée de la Bretagne, de Nantes à Brest, par Auray, Rosporden, Quimper; partout de riants et pittoresques paysages, partout de vieilles églises gothiques entourées de beaux arbres; partout (à cette époque, 1842) des costumes pleins de caractères. Ici des saulniers ou paludiers de Guérande en blouse, culottes, grandes guêtres blanches, et larges chapeaux chargés d'amulettes sur leur chevelure flottante. Là, des gens venus de Saint-Pol-de-Léon, tout en noir. Plus loin un groupe de femmes au corsage brodé, et aux coiffures bizarres,



à genoux en pleine lande, au pied d'une croix de pierre. Sont-elles jolies, ces petites Bretonnes, avec leurs tailles bien prises, leurs jupes courtes, laissant voir une fine jambe chaussée de bas bleus, et leur teint frais et vermeil sous la coiffe blanche ! Elles sont en prière, les yeux dévotement baissés, mais les jours de *pardon*, ces yeux se relèvent et s'animent des feux de la passion. Si l'on en croit la chronique, nos jolies petites dévotes se laissent alors guider par ce onzième commandement de Dieu, qui, suivant feu lord Clarendon, résume les dix autres :

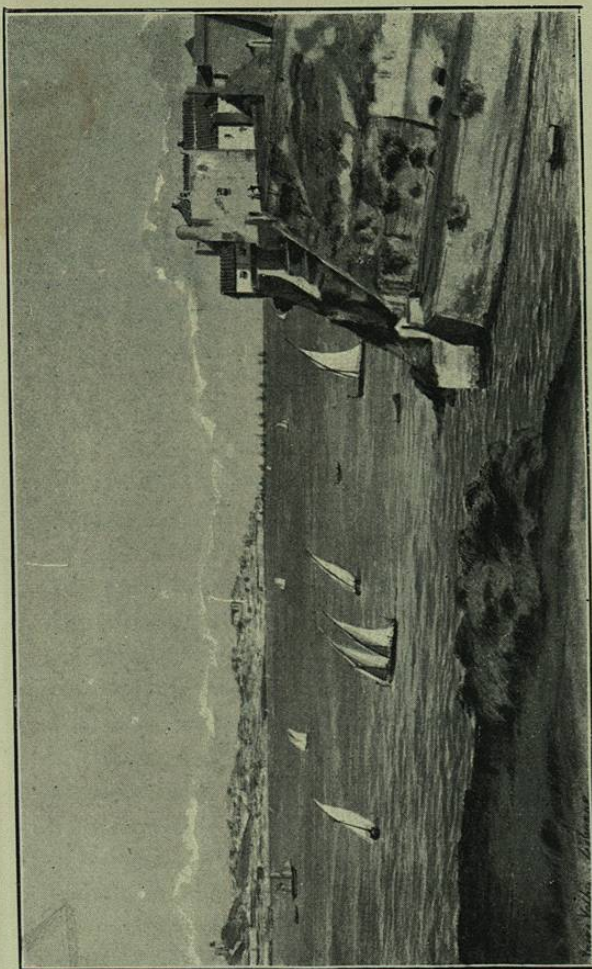
D'être pincé te garderas

Afin de fauter librement.

En anglais :

*Thou shalt not be found out.*

Après une rapide traversée, nous arrivâmes à Lisbonne. Certes le Tage est un beau fleuve, mais le panorama si vanté de Lisbonne ne mérite pas, selon moi, sa réputation. Seule la tour de Belem charme les yeux par son architecture originale et lorsqu'on y débarque, l'enchantement se continue devant la ravissante église située derrière elle, mais voilà tout. Le reste est laid. Nous descendîmes à terre dans la chaloupe (*falua*) royale, une embarcation garnie de sculptures dorées, avec tendelet de soie à l'arrière, dont l'équipage se composait d'hommes de l'Algarve, au teint bistré, revêtus de culottes courtes, de veste en velours amaranthe, et coiffés de bonnets vénitiens. Ils ramaient debout, en cadencant



N<sup>o</sup> 27. — LE TAGE A LISBONNE.

le coup d'aviron à l'aide d'une espèce de litanie en l'honneur de la reine, qu'ils chantaient en chœur.

Ce n'était pas la première fois que je venais à Lisbonne ; j'y retrouvai avec joie la reine Doña Maria, une amie d'enfance dont j'allais devenir je ne sais combien de fois beau-frère ; j'y retrouvai aussi son mari, le roi Ferdinand, que je connaissais moins. Artiste jusqu'au bout des ongles, musicien, aquarelliste, aquafortiste, céramiste remarquable, le roi Ferdinand détestait la politique ; cela et quelques autres petits défauts qui nous étaient communs nous lia intimement, et cette amitié dura jusqu'à sa fin prématurée. Je suis retourné bien souvent en Portugal ; j'y ai toujours reçu un accueil dont je garde le plus reconnaissant souvenir. J'y ai rencontré des hommes distingués, des femmes aimables, instruites, charmantes ; aussi ai-je voué au Portugal comme aux Portugais des sentiments d'une sincère affection et tous mes vœux les suivent-ils sur terre et sur mer, mais je n'entrerai pas dans la moindre réflexion sur leur vie politique. A l'époque dont je parle, ce pays avait deux illustres épées : les maréchaux Saldanha et Terceira, qui servaient alternativement de pivot à des changements alternatifs de constitution, soit à l'aide de soulèvements militaires, soit à l'aide de procédés plus parlementaires. C'était la coutume du pays, et il ne s'en portait pas plus mal. Il y avait, comme chez nous, deux partis dynastiques ; mais, chose curieuse, le parti migueliste qui faisait opposition à la reine Doña Maria, parti peu nombreux

du reste, se prétendait le parti de la légitimité, bien qu'il revendiquât les droits de Don Miguel, représentant d'une branche cadette. Que les profonds politiciens arrangeant cela à leur façon.

Je ne sais si c'est à l'occasion de ce séjour à Lisbonne que, recevant à Belem le corps diplomatique, le duc de Palmela, qui me le présentait comme ministre des affaires étrangères, me demanda de l'excuser s'il abrégait la cérémonie, la duchesse de Palmela étant en train, au moment même, de mettre au monde son quinzième enfant, preuve palpable, donnée par un ministre des affaires étrangères, de la vitalité de la nation portugaise. Le duc de Palmela, un diplomate de la vieille roche, qui, à beaucoup d'esprit naturel et de talent, joignait l'avantage de s'être frotté aux grands diplomates du siècle, les Talleyrand, les Metternich, etc., etc., m'invita à dîner quelques jours après. Le repas fut splendide. A l'arrivée, les *archers* royaux, ainsi nommés parce qu'ils sont armés de hallebardes, garnissaient l'escalier ; puis on passa dans de beaux salons au fond desquels, à la sortie de table, une vaste porte s'ouvrit pour laisser voir, au haut d'une estrade de plusieurs marches, un magnifique lit de cérémonie et dans ce lit, la duchesse nouvellement accouchée, à qui tous les convives s'empressèrent d'aller présenter leurs hommages. A une revue des troupes portugaises, je remarquai de beaux bataillons de chasseurs et j'eus une bien amusante conversation avec le célèbre amiral, Sir Charles Napier, qui assis-

taît à cette revue, à cheval, en uniforme de capitaine de vaisseau anglais, mais avec un petit chapeau à la Napoléon à cocarde portugaise, son pantalon remonté, ses pieds armés de gigantesques éperons de chasse et une énorme trique à la main.



Enfin le roi Ferdinand nous emmena à une chasse à Mafra, dans les montagnes peu élevées, mais accidentées et couvertes d'une végétation rabougrie, qui s'étendent du côté de Torres-Vedras. Très pittoresque cette chasse dans des sites de montagnes, souvent fort beaux, et où l'on a sous les yeux des tableaux qui ressemblent à des scènes de guérillas, à une guerre de partisans. Des centaines de traqueurs, en costume éclatant, culottes, mouchoirs autour de la tête, couverture drapée sur l'épaule, un fusil ou un bâton à la main, grimpaient dans les gorges, filaient avec rapidité le long des corniches et rabattaient sur les chasseurs une foule de daims, cerfs, sangliers, renards. Le soleil était couché que la fusillade durait encore.

Mais nous avions hâte, Aumale et moi, de voir du Portugal autre chose que Lisbonne, ses plaisirs, sa vie officielle et politique ; aussi au retour de cette chasse, nous nous mîmes en route pour une excursion fantaisiste que nous comptions pousser jusqu'à Coïmbre, l'antique et célèbre ville universitaire. Les

voies de communication étant encore primitives dans ce pays, nous voyageons à cheval, escortés d'un ancien capitaine d'état-major français, aide de camp du duc de Raguse en 1830, devenu par son oncle,



Hyde de Neuville, marquis de Bemposta en Portugal et finalement aide de camp du roi Ferdinand. — Nous formons une caravane dont un *Almocreve* indigène a entrepris le transport. Le premier jour nous traversons une espèce de désert à mauvais renom couvert de bruyères à perte de vue : ce sont les derniers contreforts de la sierra d'Estrella, longue chaîne de montagnes qui commence en Espagne, près de Ségovie et d'Avila. En traversant une gorge sauvage en un lieu appelé Mecheira, nous rencontrons une bande de gens de mauvaise mine paraissant chasser négligemment, le fusil sur l'épaule ; nous étions nombreux et bien armés ; je suppose

qu'on nous a considérés comme un trop gros gibier. Je le suppose d'autant plus qu'un peu plus loin nous avons rencontré des patrouilles de cavalerie envoyées en hâte, des voyageurs ayant été détroussés à Mecheira le matin même. Deux jours de marche nous mènent à Alcobaca, Aljubarota. Remarquez tous ces noms en *al* ; les Maures ont passé par là. Aljubarota est célèbre par la bataille qui, en 1385, a fondé l'autonomie de la monarchie portugaise. L'armée du grand maître d'Avis, Don Jaô, avait affaire à une armée espagnole qui se servait d'artillerie (le fusil à aiguille de ce temps-là), chose inconnue aux Portugais. Ceux-ci avaient le vent, le soleil, la poussière contre eux, mais soutenus par l'esprit national, l'exemple de Don Jaô et de l'évêque de Braga, qui parcourait les rangs le casque en tête et la lance au poing, ils mirent en fuite l'armée de l'Espagne, dont le roi ne s'arrêta qu'à Séville. Quant au grand maître d'Avis, devenu roi, il fonda, en mémoire de sa victoire, le couvent et l'église de Batalha, que nous visitons.



Je ne sais pas décrire les monuments, je ne suis pas architecte, mais les grandes choses m'impressionnent toujours, et Batalha est incontestablement grand, simple, sévère, avec ce caractère religieux que je demande en vain aux églises de notre époque. Le portail délicat et merveilleusement conservé

représente le paradis terrestre, et toute les statues des saints sont autant de petits chefs-d'œuvre. Derrière l'église une chapelle commencée par Don Emmanuel n'a pu être finie et c'est grand dommage, à en juger par ce qui existe. Il y a là des sculptures d'une finesse inouïe, que l'on confondrait presque avec des toiles d'araignée. Par malheur, les Vandales sont venus; les vitraux ont disparu, une foule de statuette ont quitté leurs niches, offertes aux amateurs ou touristes de passage. A côté de l'église est le couvent, semblable comme style au cloître de Belem. On y voit une salle gothique gigantesque que j'ai trouvée superbe. On raconte que trois fois la voûte s'est écroulée et que, reconstruite une quatrième fois, l'architecte se plaça dessous au moment où l'on abattait l'échafaudage. La voûte résista, aussi fit-il sculpter sa figure sur un des pendentifs des ogives, et ce n'est pas une des moins jolies statuette que renferme cet admirable monument, d'autant plus admirable, à mes yeux, qu'il est vierge de toute restauration barbare.

Passé à Leiria, où un grand marché nous permet d'admirer la beauté des femmes de la campagne et leurs ravissants costumes. Nous y logeons dans une posada dont l'écurie est au premier, la cuisine au second, et dont nous partageons les chambres avec des oies, des cochons et une troupe de *hongreurs* français en tournée.

Après Leiria, Pombal. Ces petites villes portugaises sont charmantes et semblent appartenir à une autre époque. On y voit encore le *Pilori*, la *Geôle*, celle-ci

une espèce de cage à bêtes féroces avec une immense fenêtre grillée, de niveau avec la place, par laquelle tout le monde cause, sans surveillance aucune, avec les prisonniers et condamnés enfermés pêle-mêle.

Deux jeunes femmes seulement occupent la geôle de Pombal. Nous sommes entrés en conversation avec elles. En les questionnant, ainsi que les passants, nous avons su qu'elles étaient sœurs et puis l'éternelle histoire : l'ainée aimée par un jeune homme... et tout ce qui s'ensuit ! N'ayant pas le

courage de faire disparaître l'enfant, c'est la petite sœur qui l'a enterré vif. Les malheureuses sont là depuis cinq mois dans la cage, attendant le jugement et exposées à toutes les insultes, quolibets et grossiers propos de la populace. Quel supplice pour ces femmes qui, à leurs traits, leurs tournures appartiennent évidemment à une classe supérieure de paysans. L'ainée, la mère, est très belle, mais pâle et paraît affaiblie par la souffrance. La physionomie est si douce qu'elle me fait peine à voir. « Ah ! n'insultez jamais une femme qui tombe, » a dit le poète.

Après le Pilori et la Geôle, autre souvenir du moyen âge : un peu avant d'arriver à Coïmbre, nous rencontrons sur le chemin une grande famille du





pays, les Pinto-Basto, en voyage. Les dames sont en litières, portées chacune par deux mules empanachées, les hommes sont à cheval en costume du pays, escortés de nombreux serviteurs aussi à cheval, en grands bonnets, culottes et riches vestes de velours à boutons d'argent. Tous ont la couverture bariolée sur l'épaule et sont armés de cet immense



bâton dont les Portugais savent si bien se servir. Cette caravane a fort bon air ; en la regardant passer, on se croirait au xvr<sup>e</sup> siècle.

Tout à coup, du sommet d'une éminence, nous apercevons la vallée du Mondego, si belle et si riante, Coïmbre s'élevant en espalier sur ses bords et un bel horizon de montagnes. C'est fort pittoresque. Nous descendons à un long pont de pierre qui mène à la ville et chacun, dans notre caravane, s'arrange de son mieux pour offrir le moins de prise aux quolibets dont messieurs les étudiants ont l'habitude de saluer les étrangers à leur arrivée. En effet, toute la basoche est sous les armes, dans ce costume noir, pourpoint, culottes et manteau que les *Estudiantinas espagnoles*

ont rendu familier. Ici seulement, une espèce de bonnet phrygien noir remplace le tricorne et la cuiller espagnole. O surprise ! Messieurs les étudiants, loin de se moquer de nous, descendent du parapet sur lequel ils sont assis, nous ôtent leurs bonnets et nous accueillent avec une politesse sympathique. Peut-être savent-ils que nous aussi nous avons usé nos culottes sur les bancs des écoles et saluent-ils des confrères. Par-dessus cette haie bienveillante d'hommes noirs, nous



voyons le fleuve couvert de voiles blanches et sur ses bords au milieu des saules, nombre de ces laveuses à robes retroussées et aux belles formes que Camoëns a baptisées les Nymphes du Mondego. Au bout du pont, entre de hautes murailles irrégulières se présente une porte sombre comme l'entrée d'une ville turque, et comme nous allons la franchir, des objurgations lamentables, des cris douloureux, poussés par des êtres invisibles, se font entendre ; des paniers, suspendus à des poulies, nous descendent sur la tête ; des écuelles emmanchées au bout de grands roseaux sortent de soupiraux grillés et effrayent nos chevaux. Ce sont les prisonniers

enfermés derrière ces murailles qui nous supplient de déposer une aumône ou quoi que ce soit dans leurs paniers ou écuelles.

Débarqués dans une bonne auberge, nous découvrons que le *Mesonero*, autrement dit notre hôte, possède deux jolies filles qu'il enferme sous clef dans une espèce de tour, tant la ville de Coïmbre offre de dangers. Mais nous nous ingénions pour voir les belles recluses ; à l'aide d'un bouquet emmanché au bout d'une longue perche, on fait apparaître à la fenêtre deux visages éveillés qui justifient leur réputation, et on fait connaissance. Puis on vient nous chercher pour visiter l'université dont le grand maître en robe bleue et or, assisté de deux professeurs qui parlent admirablement français nous fait les honneurs. Aumale, bien plus universitaire et bien plus lettré que moi, leur donne brillamment la réplique. Ce vaste établissement où professeurs et étudiants me paraissent fort à leur affaire, est admirablement organisé et sa haute antiquité l'a mis en vénération dans le pays. Pour les Portugais, c'est la source de toute instruction et on nous a dit naïvement que si nous avions en France de bonnes universités, c'est qu'elles étaient dirigées par des professeurs de Coïmbre.

De là nous allâmes voir une vieille mosquée convertie en cathédrale, mais ayant encore son caractère mauresque bien conservé. Partout en Portugal comme en Espagne, les Maures ont laissé des traces ineffaçables de leur passage, dans les monuments, le

langage, comme dans les types de la race. Une promenade à la *Quinta das lagrimas*, la villa des larmes, termina notre séjour à Coïmbre. C'est à l'ombre des cèdres gigantesques qui abritent cette villa, dans un site ravissant, au bord du Mondego, que se déroula la légende romanesque chantée par Camoëns, des amours de l'Infant de Portugal, Don Pedre et d'Inez de Castro, suivies du meurtre de cette dernière, meurtre que la vie entière de Don Pedre fut consacrée à venger, d'où son surnom de *Justicier*. Les maîtres actuels de la *Quinta* me donnent des cheveux d'Inez de Castro, recueillis par eux lors de la profanation de son tombeau, pendant les guerres napoléoniennes. Ils sont blonds.

Nous retournons à Lisbonne par d'autres chemins, chemins affreux, à peine tracés à travers un pays de landes et de sapins, pays pittoresques mais sauvages et déserts où nous rencontrons en plein jour des loups énormes, rôdant autour de troupeaux de chèvres que les chevriers rassemblent comme aux temps primitifs, à son de conques. Deux jours de marche nous amènent en vue de la petite ville de Thomar, et à la nuit nous gagnons notre gîte une *hospedaria* épouvantable où, gelés et moulus, nous nous installons dans la cuisine. Aumale berce les enfants dans la cheminée et s'en fait adorer pendant que je m'ingénie à faire la conquête de la maîtresse du logis, une grosse femme de quelque littérature, car elle jure dans toutes les langues.

Thomar ! Connaissez-vous Thomar ? En avez-vous

jamais entendu parler ? Que de voyages entrepris cependant, que de peines prises pour aller voir des monuments bien inférieurs ! L'objet de mon admiration est un couvent, hélas ! saccagé, pillé, voisin de la destruction, mais l'édifice le plus original que l'on puisse concevoir. Le noyau de ce couvent est une mosquée ronde à piliers de couleur, avec son mirhab, où mon imagination voit encore les musulmans en longues robes et turbans, méditer gravement. De mosquée, avec la conquête, le temple est devenu chrétien, le mirhab du milieu, maître-autel ; des saints de pierre sont grimpés partout et ont installé leurs niches ; des sculptures en bois, admirables de délicatesse ont entouré le maître-autel. Après les Maures sont venus les Templiers, puis les Chevaliers du Christ qui défendirent vaillamment le couvent contre un retour offensif des Maures ; on montre encore une porte appelée la porte du sang à cause du carnage dont elle fut témoin. Templiers et Chevaliers du Christ ont les uns et les autres marqué de leurs caractères le monument. Don Emmanuel parut ensuite, et avec lui le style riche et coquet de son époque. On ajouta un chœur et une porte admirable à l'ancienne mosquée ; les cloîtres s'étendirent, des salles charmantes s'élevèrent. Enfin les Philippe d'Espagne, pendant leur suzeraineté sur le Portugal, résidèrent à Thomar et y apportèrent, par l'adjonction de nouveaux cloîtres, la lourde et sévère architecture mise en vogue par le sombre caractère de Philippe II. Ce couvent est à la fois un musée archi-

tectural, un musée historique et un monument religieux des plus saisissants. Le silence de ces vastes cloîtres — il y en a six ou sept — laisse une impression profonde. Je ne pouvais m'en arracher, découvrant à chaque instant quelque détail frappant. Je fus tiré de mes rêveries, de mon admiration et ramené à la réalité par un guide volontaire qui m'accompagnait et qui, me voyant arrêté devant une ravissante statuette, me dit : « Je vais la détacher et vous l'emporterez, » ajoutant, comme je me récriais : « Mais tout le monde prend ici ce qu'il veut. » Je suis heureux de pouvoir ajouter que, rentré à Lisbonne, nous dénonçâmes ce vandalisme, en même temps que nous enflammâmes l'esprit si artiste du roi Ferdinand par nos descriptions. Il fit à son tour le voyage de Thomar, et grâce à lui, la conservation de cet édifice unique fut désormais assurée.

Charmant voyage de Thomar à Lisbonne, par Abrantès, où je vis venir à moi un vieux monsieur vêtu d'un uniforme antédiluvien, avec une épée en travers, comme les marquis de comédie, qui se jeta à mes genoux en m'entourant les jambes de ses bras et s'écriant : « J'embrasse le conducteur de Napoléon, » allusion au retour de Sainte-Hélène qui me surprit un peu. Rentré à Lisbonne, j'eus le chagrin de me séparer d'Aumale, qu'un navire à vapeur emmena en Algérie. Il allait y entreprendre la brillante campagne qui aboutit à la prise de la smalah d'Abd-el-Kader, l'éclatant fait d'armes dont le beau tableau d'Horace Vernet au musée de Versailles

perpétue le souvenir. On sait que, lancé à la poursuite de cette smalah, mon frère l'atteignit avec sa cavalerie seule, et loin de tout soutient après plusieurs marches de nuit qu'il réussit à dérober à l'ennemi. « Ils sont bien nombreux, accourut lui dire le colonel Yusuf qui marchait à l'avant-garde, et qui était un vaillant. — Un prince de ma race n'a jamais reculé, » fut la réponse. « En avant ! » Et la petite troupe se jeta sans hésitation, général en tête, sur l'immense agglomération guerrière qu'elle avait devant elle. Le succès justifia cette audace. Pour moi pendant qu'Aumale voguait vers l'Algérie, je faisais mes adieux à ces excellents amis et parents, la reine Doña Maria et le roi Ferdinand, et je mettais à la voile pour le Sénégal et la côte de Guinée, où j'allais faire la tournée de nos établissements coloniaux.

## X

1843

Une énorme lame vient en déferlant de lancer bien loin sur le sable la pirogue à quatre pagayes,



avec laquelle j'ai traversé la barre de Guet-n-dar. Une foule de noirs se précipitent avant que la lame